

conscience de la société commence à vouloir que des efforts systématiques soient faits pour adoucir les souffrances et, par suite, pour diminuer les périls qui menacent l'ordre social. La philanthropie privée rivalise avec la loi pour tâcher de diminuer la pauvreté et le crime et pour essayer d'améliorer les conditions d'existence des masses. Beaucoup de ces tentatives sont sentimentales et, souvent, nocives. Peu à peu, pourtant, l'intelligence de la communauté met la passion philanthropique sous le contrôle de la raison et la rend plus efficace. L'esprit social commence à accomplir une profonde expérience morale ; il commence à prendre un caractère éthique. Sans l'éveil de la raison morale, la dissolution minerait l'œuvre de l'évolution sociale ; seule, la conscience éthique rationnelle peut maintenir la cohésion sociale dans une démocratie progressive.

Pour atteindre son but de diminuer le coût du progrès, la conscience éthique de la société doit accomplir de nombreuses réformes morales dans les activités sociales, et s'aider de quelques changements de structure dans l'organisation sociale.

Il n'y a d'autre cure radicale de la dégénérescence qu'une vie de famille saine et pure, qui élève les enfants gaiement accueillis dans la robuste vertu du contrôle de soi-même, et dans l'intransigeante observance du devoir. Ici et là, on peut encore trouver des types de la famille éthique. Elle diffère autant de la famille romantique que celle-ci diffère de la famille religieuse et propriétaire. Pour perpétuer un patrimoine et une foi, la famille religieuse sacrifiait les penchants des individus. Pour seconder les préférences de l'individu, la famille romantique sacrifiait patrimoine et traditions ; elle est même allée jusqu'à sacrifier les enfants. La famille éthique ne sacrifie les sentiments individuels que lorsqu'ils se heurtent à la saine raison ou au devoir moral, mais les sacrifie alors sans hésiter. Elle regarde un amour vrai comme la chose la plus sacrée de ce monde, après le devoir, mais elle met

le devoir d'abord et, parmi les devoirs impérieux, elle inscrit celui de créer et d'élever des enfants, surtout pour la fraction intelligente et vigoureuse de la population.

La vraie famille éthique provient donc, uniquement, du mariage de deux êtres sincèrement convaincus que leur union se justifie par la coïncidence de quatre choses, qui sont : une évidente affection, composée de passion, d'admiration et de respect ; une aptitude physique aux devoirs de père et de mère ; la capacité de subvenir aux besoins d'une maison respectable et agréable ; un sens très net du devoir de transmettre à leurs enfants leurs qualités et leur culture.

La famille éthique, en un mot, subordonne toutes les considérations moindres au développement et à la continuation de cette personnalité rationnelle qui est le but suprême pour lequel existe la société, dans son intégralité. La famille éthique fait tout ce qu'ont fait à leurs associés les autres types de famille, mais beaucoup plus encore. Elle transmet un patrimoine et un nom ; elle satisfait l'affection et, en outre, elle sélectionne consciemment, cultive et transmet les meilleurs fruits de la civilisation rationnelle.

L'esprit éthique, agissant sur la constitution sociale, cherche à améliorer les formes de coopération volontaire et les organes du gouvernement. Les possibilités soit de libre contrat soit d'autorité sont soigneusement étudiées. La société devient plus délibérément auto-consciente, plus rationnellement volitive.

La pire méprise qu'aient faite les philosophes politiques a été leur approbation ou leur rejet sans condition de la règle du laisser-faire. Nulle règle n'est meilleure tant que nous envisageons les restrictions à l'activité spontanée d'hommes mûris et normaux ; aucune n'est pire si on la veut pour nous conduire envers les dégénérés ou les non mûrs. Tant qu'une vie de famille imparfaite jette dans la société des milliers d'êtres humains défectueux ou viciés,

mal outillés pour la lutte, il faut non seulement les aider quand ils souffrent, les réprimer quand ils pèchent, mais aussi les discipliner.

Ni dans ses écoles, ni dans ses maisons de correction, la société ne peut donner l'éducation que donnerait une famille du vrai type, mais l'État ou les sociétés philanthropiques n'ont pas encore épuisé leur champ d'action. Les organes disciplinaires de la constitution sociale sont encore très-imparfaits et une opinion publique éthique concentrera son attention sur le problème de leur amélioration. Déjà, on s'occupe mieux que jamais des enfants négligés et des fonctions disciplinaires des institutions pénales ou charitables.

Tout cela signifie que la société aboutira au type éthique et que le type éthique prouvera sa force supérieure et son aptitude à survivre.

La classification que M. Spencer a faite des sociétés en militaires et industrielles tient compte des effets des occupations habituelles au temps où l'œuvre de nationalisation a été accomplie et où le type industriel s'est définitivement établi. Mais la société industrielle elle-même présente des caractéristiques si diverses que nous pouvons légitimement envisager deux grands sous-types et faire, en ce qui les concerne, une généralisation importante. M. Spencer, même, a fait plus que s'en approcher, dans ses diverses allusions à un temps prochain où les hommes reconnaîtront qu'on travaille pour vivre et qu'on ne vit pas pour travailler. Les activités habituelles d'une société industrielle peuvent tendre surtout à gagner de l'argent ou se proposer des buts intellectuels et moraux. Le caractère d'une société varie comme ses occupations et ses intérêts principaux.

D'indications pareilles à celles qu'ont déjà fournies quelques sociétés, d'observations actuelles en Europe et en Amérique, on peut déduire que dans une communauté

dont la vie n'est qu'une infatigable poursuite de buts matériels, où gagner de l'argent est la somme des réussites, il y aura une séparation tranchée entre les heureux et les malheureux, une exploitation du pauvre par le riche aussi impitoyable que le fut celle du faible par le fort dans les sociétés militaires. Les lois mêmes favoriseront celui qui réussit et opprimeront l'autre. L'esprit mercenaire corrompra la justice et la religion. Les magistrats jugeront pour la considération, les prêtres enseigneront pour un salaire, les prophètes prêcheront pour de l'argent, les princes seront les chefs des voleurs, chacun aimant les présents et courant après les récompenses.

C'est un tableau outré. Nous pouvons espérer que, dans aucune société, la soif de l'or ne submergera assez complètement la vie mentale et morale, le culte de la beauté, l'amour de la vérité, pour séparer absolument le riche du pauvre, pour jeter le gouvernement et les institutions dans l'entier pouvoir de ceux qui dirigent la partie matérielle de son existence. Pourtant, que l'esprit ploutocratique soit une cause réelle de désintégration sociale, cela est hors de doute. Il a joué son rôle indigné dans la chute de l'Empire Romain, dans la ruine des républiques du moyen âge. Il menace gravement l'avenir de nos libres institutions.

On a vu les résultats d'activités surtout morales et intellectuelles. Dans les simples démocraties de l'Amérique coloniale et les premières émigrations au delà des Alleghans, il y avait une virile existence morale qui imposait à tous les autres intérêts une raisonnable subordination. Les hommes de ces temps savaient se défendre au besoin, mais n'avaient pas l'ambition de fonder un redoutable pouvoir militaire. Ils savaient travailler durement pour produire la richesse, mais ils savaient comment l'employer, une fois honnêtement acquise, à obtenir d'autres buts. Ce n'était ni la bourse ni le marché, mais l'église, l'école et la réunion des hommes libres qui étaient les vrais centres de l'activité sociale. Les sujets de discussion

n'étaient pas le cours des actions ou le revenu des obligations, mais les droits de l'homme et les problèmes de sa destinée.

Dans des communautés pareilles, il peut y avoir — et il y avait toujours dans la vie primitive Américaine — des différences de position sociale ; mais il ne peut y avoir de séparation permanente de classe à classe. Il ne peut pas y avoir d'exploitation systématique du faible par le fort, du pauvre par le riche. Chaque homme est, en quelque degré, le gardien de son frère. Les lois viseront à la conservation de l'ordre moral et de la liberté civile, et non pas à la création de monopoles sous le nom de franchise et de protection. Les idées d'égalité des droits et de communauté des intérêts seront à la base de la politique. L'idéal de bonheur cherchera sa réalisation dans la santé, le bien-être et le plaisir honnête du grand nombre, dans la sympathie, dans la sensibilité à la beauté et à la vérité, non pas dans l'oisiveté ou dans l'ostentation. C'a été la rare fortune du peuple Américain qu'à l'époque de sa formation la vie morale de telles communautés a laissé son empreinte profonde sur la vie plus large de la nation. Cette empreinte n'a pas été effacée, mais les lignes de sa beauté sont confuses et altérées.

Nous avons maintenant les données nécessaires pour déterminer et interpréter le fait du progrès.

Sa conception a varié souvent. Certains le nient. Les interprétations de ceux qui l'admettent sont diverses.

Comme éléments de la notion populaire du progrès, nous avons l'idée d'une prospérité économique croissante — abondance matérielle, bien-être physique ; — l'idée aussi d'une évolution de la structure et des fonctions sociales ; et, surtout, l'idée de la personnalité humaine se développant. M. John S. Mackenzie (1) dit que le bien-être de l'humanité

(1) Voir son *Introduction à la philosophie sociale*.

est formé de trois facteurs principaux : 1° la domination de la nature ; 2° la perfection de l'outillage social et 3° le développement personnel, et que le vrai progrès doit les contenir tous. Sa conception est justifiée par l'analyse scientifique.

Le fait du progrès ne peut être mis en doute que par ceux qui nient qu'une augmentation du pouvoir physique et des ressources matérielles constitue vraiment un progrès. Bagehot a posé le problème en termes scientifiques en demandant ce que signifiaient les mots « véritable progrès » et dans quelle mesure on peut vérifier un progrès. Il signale que tous les hommes voient une preuve de progrès dans la capacité qu'a une nation de se défendre et de conquérir les autres. C'est un progrès physique qui n'admet pas la discussion.

De même, on doit admettre que dans les temps modernes, les grandes nations occidentales ont dompté la nature en s'assimilant ses procédés et en appliquant ses forces au bien de l'homme. Le fait est non seulement vérifiable, mais la vérification quantitative est rendue aisée par les statistiques. La quantité de blé, seigle, viande, coton, laine consommée par tête augmente de décade en décade et on ne peut nier que diminuer les horreurs du froid et de la famine ne soit un progrès du bien-être humain.

La vérité moins bien vue est que ces progrès matériels qu'on admet impliquent l'admission du progrès en général. La force brutale ne crée pas le bien-être matériel ou ne permet pas à une nation de subjuguier l'homme et la nature. Le pouvoir matériel de subjuguier ses ennemis implique un développement intellectuel et moral. Il implique la croissance des connaissances et des idées scientifiques, un procédé qui, on ne le discute pas, fait appel à toutes les facultés de l'esprit, depuis la perception juste jusqu'à l'imagination créatrice. Il implique une discipline croissante de la coopération, une prévoyance croissante de l'avenir, l'abnégation pour le présent. Il implique la foi dans l'hu-

manité, le respect des contrats. L'immense édifice de l'industrie et du commerce modernes repose sur le crédit, et le crédit est basé sur la loyauté humaine. Sous quelque aspect que nous l'envisagions, l'assertion que l'amélioration matérielle peut aller sans les éléments de progrès mentaux et moraux est absurde. La vie psychique totale d'une nation conquérante est plus grande que celle de la nation conquise. La vie psychique totale d'un grand peuple industriel qui nourrit les nations est immensément plus grande que celle des nations qu'il nourrit.

Les deux grands facteurs dans lesquels se divise le progrès psychique de l'humanité ont été diversement estimés par les différents sociologues. Comte interprétait le progrès comme la croissance de la raison. M. Spencer et M. Fiske, suivant les leçons d'Adam Smith, considèrent que sa partie essentielle est la croissance de la sympathie.

Subjectivement, le progrès est l'expansion de la vie, matérielle autant que morale. Objectivement, le résultat de l'expansion de la raison et de la sympathie est une multiplication des rapports sociaux. Sous un de ses aspects sociaux, le progrès est la croissance de l'importance relative de l'association libre, en regard de celle des relations créées et maintenues par la force. Ceci, comme l'a reconnu M. Fouillée, est le sens de la doctrine du *Contrat social*. La société ne commence pas par un contrat, mais une association qui se maintient par le consentement est l'idéal social. Ainsi Rousseau a soin de dire qu'il parle des hommes comme ils sont et des lois comme elles devraient être. Lorsqu'il parle de la vie selon la nature, il entend, par « nature », ce qu'entendait Aristote, la nature ou les caractéristiques de l'homme développé. Son *Contrat social* décrit un idéal et ne rappelle pas une histoire. De plus, et c'est là le point essentiel, lorsqu'il dit que la société dérive du contrat, il dénie ce nom de société à un groupe d'hommes qui n'ont pas encore donné à leurs rapports la base du contrat. Pour citer ses paroles : « C'est,

on veut, une agrégation, mais non pas une association ». En d'autres termes, sa doctrine est que la société, *proprement dite*, dérive du contrat.

Mais aucune de ces phases du progrès n'est une explication du progrès, quoique chacune ait été, à son tour, donnée comme une explication par quelque écrivain. La nature ultime du progrès doit être cherchée dans les phénomènes les plus généraux qu'on peut décrire comme progressifs.

Envisagé objectivement, le progrès est un intercourse croissant, une multiplication des rapports, un développement du bien-être, un accroissement de la population et une évolution dans la conduite rationnelle. Il est une série de transformations de forces, et sa nature ultime se trouve dans une particularité de ces transformations. Comme processus physique, le progrès est la croissante conversion des énergies que n'accompagnent pas des manifestations psychiques, en énergies qu'accompagnent des phénomènes psychiques d'une complexité toujours plus grande.

Subjectivement, le progrès est l'expansion de la conscience d'espèce. La croissance de la sympathie, l'évolution de la raison sont des phénomènes secondaires, des effets du développement de la conscience d'espèce. Dans la société humaine, cette conscience d'espèce spéciale qui marque les subdivisions de races était d'abord limitée à la famille et à la horde. Puis, elle s'étend suffisamment pour comprendre les membres adoptifs d'un clan à demi artificiel. Elle devient assez large pour inclure de nombreux clans dans la conception de la tribu, de nombreuses tribus dans la conception de la peuplade. Cette conception a amené le développement final de l'évolution ethnogénique, et l'évolution de la conscience d'espèce est entrée dans une nouvelle phase. Le contact des éléments hétérogènes dans la population, leurs luttes pour la suprématie sociale a amené l'idée d'une unité, idéale et future, de l'espèce, qui se réalisera par l'assimilation graduelle des

éléments hétérogènes au moyen d'une langue commune, d'un intérêt civique commun, d'aspirations communes. L'évolution démogénique commença.

Les empires successifs de Perse, de Macédoine, de Rome, préparèrent la voie à la conception chrétienne de la fraternité universelle. Tant que cette conception ne fut qu'une affirmation ésotérique que tous les hommes étaient frères parce que fils d'un même père, elle n'influa que faiblement sur l'esprit social; mais lorsque, par le génie de saint Paul, elle fut convertie en idéal, en cette doctrine que tous les hommes peuvent devenir frères par une rénovation spirituelle, la foi nouvelle subit une transformation pareille à celle qui rendit civique la conception ethnique de l'État, et le christianisme devint le plus formidable pouvoir qu'ait connu l'histoire. Par degrés, il a réalisé son idéal. Aujourd'hui, une philanthropie chrétienne et l'esprit chrétien de mission, se dégageant du sentimentalisme ésotérique de leur jeunesse, se vouant à la diffusion du savoir, à l'amélioration des conditions, unissent les classes et les races humaines dans une humanité spirituelle.

LIVRE IV

La Marche sociale, Loi et Cause

CHAPITRE PREMIER

Le processus social physique

En sociologie historique et descriptive, nous avons étudié le processus de l'évolution sociale, mais toujours dans ses rapports avec les produits sociaux qui ont été les principaux objets d'investigation. Nous devons maintenant porter notre attention sur le processus social lui-même, afin de découvrir les lois de causation sociale.

Spécifiquement, cette étude est l'examen des actions réciproques des forces physiques et des motifs psychiques. On a vu que la population sociale se distribue selon les conditions physiques. Les unités sociales sont, d'abord, réunies par la recherche des aliments. Nées, amenées, ou attirées dans la contiguïté locale, en l'absence de quelque force dispersive, elles restent unies par la simple inertie. Les causes originelles de l'agrégation et de la dispersion sont donc des forces physiques. Mais les causes secondaires des phénomènes sociaux sont des motifs conscients et sont des produits de la vie sociale elle-même.

Nous devons, par suite, étudier d'abord le processus physique dans les phénomènes sociaux et l'étudier abs-